

Québec français



Critique littéraire et féminisme Par où commencer?

Lori Saint-Martin

Number 56, December 1984

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/47238ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Les Publications Québec français

ISSN

0316-2052 (print)

1923-5119 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Saint-Martin, L. (1984). Critique littéraire et féminisme : par où commencer?
Québec français, (56), 26–27.

CRITIQUE LITTÉRAIRE ET FÉMINISME: PAR OÙ COMMENCER



lori saint-martin

J'ai interrogé quelques écrivain(e)s et quelques critiques littéraires afin de savoir si, pour eux/elles, la critique a un sexe. Y a-t-il des critiques irrémédiablement masculines, féminines, féministes? Certaines personnes ne m'ont pas répondu, d'autres m'ont répondu tantôt oui, tantôt non, des oui qui voulaient dire non et vice versa. La question est donc loin d'être réglée, d'être claire dans les esprits. Cet article de Lori Saint-Martin, critique à la revue Spirale et aux cahiers du RAIF, résume bien la problématique et montre les difficultés inhérentes à la critique littéraire féminine et féministe.

C.B.

Être une femme, écrire : acte apparemment paisible, mais combien subversif. « Écrire *je suis une femme* est lourd de conséquences »¹. De Virginia Woolf à Hélène Cixous², de nombreuses écrivaines ont insisté sur les barrières qui coupent la femme de l'écriture : l'Histoire, l'institution littéraire, le savoir et le langage hostiles à l'expérience féminine qui cherche à se dire. Et toujours, le sentiment d'être en danger, face au ghetto, aux étiquettes, au mépris, à la censure plus ou moins tacite, car « ils » savent si bien rester sourds à toute voix dissidente. À la peur de la page blanche s'ajoute donc la peur de se faire interdire le papier.

Et pourtant, elles écrivent. Cette hâte, ce besoin de creuser le non-dit et l'indiscible ont-ils justement pour origine la peur de la censure ? Peur qui commence tranquillement à s'estomper, car « les mots transmis ne se perdent pas »³.

Être une femme, lire : dans le déchirement ou dans le ravissement. On nous a appris à lire avec des yeux d'homme, à taire nos malaises « subjectifs » face à l'absence ou à la dévalorisation de la femme, à nous oublier au profit de cette universalité qui n'a jamais été autre chose que la voix des hommes érigée en institution. Peut-on imaginer un Juif qui lirait avec plaisir les écrits antisémites de Céline ? Pourtant, certaines lisent, écrivent encore sans rien remettre en question, les élèves les plus douées étant ici les mieux punies, par l'aliénation. Il ne s'agit pas de brûler des livres ou de refuser en bloc tout un héritage culturel ; toutefois, pour lire en tant que femme, avec des yeux de femme, il faut désapprendre la révérence et l'obéissance. Faudrait-il aller jusqu'à dire avec l'Eugénienne : « Ma chair est gaie, et j'ai traversé tous les livres, mais je confesse ne pas les avoir tous lus [...] Il y avait un tel manteau d'ennui sur le dos de certains... et tant de suffisance sur la tranche dorée de certains autres »⁴ ?

D'autres textes, d'hommes et de femmes, nourrissent, consolent, aident à vivre. Malgré toutes les entraves, de plus en plus de voix féminines se font entendre. La brèche s'élargit au profit de la pluralité. Comme les écrivaines réinventent le langage, il faut se faire attentive à leur travail, apprendre à lire autrement. Il existe maintenant une culture au féminin, une communauté de pensée : « Et c'est bien cela l'inter-texte : l'impossibilité de vivre hors du texte infini »⁵.

Au niveau de l'institution littéraire, l'écriture au féminin commence depuis quelque temps à trouver droit de cité : comptes rendus dans les revues et dans les journaux, prix littéraires, cours sur les femmes, d'où une visibilité accrue et une certaine légitimité toute nouvelle. Mais le vieux mythe de l'universalité du masculin a la vie dure. À côté de la Littérature, qui récupère certaines femmes à l'esprit « universel » (Marguerite Yourcenar), on a donc créé une « littérature féminine », sorte de sous-genre de la première. Stratégie habile, qui permet à l'institution de garder ses privilèges en imposant aux femmes — encore une fois — la minorité. Car la marginalité est source d'originalité, certes, mais aussi d'aliénation.

Être une femme, écrire sur des textes de femme : acte doublement périlleux. Au ghetto de la littérature féminine correspond celui de la critique féministe, encore mal définie et mal encadrée. Le principe même fait crier à l'abus idéologique certains inconditionnels de la vieille dichotomie masculin/objectivité, féminin/subjectivité. On accuse les critiques féministes de « faire dire » aux auteur(e)s ce qu'ils(elles) ont envie d'entendre, comme si les autres approches n'étaient pas, elles aussi, partiales et partielles.

Bien sûr, toute critique est idéologie, et l'œuvre littéraire permet toutes les approches sans jamais s'épuiser. La critique féministe est une approche parmi les autres approches : les splendeurs et les misères de toute critique seront aussi les siennes.

Au niveau de la critique comme pour la création, l'institution littéraire accepte le féminin mais s'entend pour le marginaliser. Pour chaque étudiant qui suit un cours d'écriture au féminin, combien d'étudiantes se consacrent à la littérature masculine? Du côté des publications, on a tendance à reléguer les textes féministes à des numéros spéciaux « femmes », refusant ainsi de reconnaître pleinement ce type d'analyse en l'intégrant à chaque numéro comme on le fait pour les autres approches⁶.

Une fois reconnue la légitimité de la critique féministe, quelles voies poursuivre? Le terrain est vaste et presque rien n'a été dit. S'il existe beaucoup de textes théoriques indispensables, aucun ne propose de véritable grille d'analyse littéraire.

Voilà justement, il me semble, le danger et la richesse spécifiques à la critique féministe. Danger d'un manque de rigueur méthodologique, dû à la pénurie d'outils théoriques.

Richesse, puisque chacune est libre de créer sa propre grille. Certaines choisissent d'écrire « avec le texte plutôt que sur le texte »⁷. En plus des ressources féministes, on peut utiliser le savoir masculin, le transformant au besoin. Pour ne donner qu'une seule possibilité, soulignons qu'aux mythologies créées par la bourgeoisie (Barthes) correspondent celles inventées par les hommes spécifi-

quement pour maintenir les femmes à leur place, et qu'on peut étudier à partir du même principe: « Le mythe est une parole »⁸. Des femmes sont en train de multiplier les exemples, créant ainsi de nouveaux outils méthodologiques, enrichissant la théorie en même temps que la pratique. Il ne faudrait pas, comme le font certaines radicales, se couper complètement de la pensée masculine: se refuser par principe à utiliser des instruments créés par les hommes n'a rien de fructueux en soi. Tout en demeurant critiques, nous pouvons profiter de plusieurs de leurs leçons.

Il faut fuir, entre autres, les oppositions binaires réductrices, la déification des auteur(e)s, la reprise obsessionnelle des mêmes thèmes et des mêmes techniques.

Par exemple, plusieurs écrivaines et critiques ont fait des « collages », intégrant à leurs textes des citations de femmes en très grand nombre. Chaque nouveau texte vient boucler la boucle, renouant avec tous les écrits antérieurs. Cette approche a donné de très beaux textes, mais elle commence à s'épuiser. En rester là, ce serait tourner en rond; le cercle n'est pas la seule figure créatrice de sens.

Il faut se relancer, s'inventer et inventer la critique féministe, repartir ailleurs. Toutes les voies ne sont pas également fructueuses, mais ce n'est qu'une fois rendues qu'on pourra faire le bilan du voyage.

La critique féministe réussira-t-elle à déjouer l'éternelle opposition marginalité/récupération? Saura-t-elle contribuer à l'évolution de la pensée critique sans se faire engloutir? Face à la prétendue objectivité des approches traditionnelles, la critique féministe ne craint pas d'affirmer sa nature amoureuse: « livres que je fais miens par l'écho, la gratitude »⁹. La pluralité des approches est éclatement, foisonnement, ouverture sur un monde réinventé à mesure par le jeu de la lecture et de l'écriture.

¹ Nicole BROSSARD, *l'Amèr*, Montréal, Quinze, 1977, p. 4 de la couverture.

² Virginia WOOLF, *Une chambre à soi*, Paris, Denoël-Gonthier, 1978, p. 102; Hélène CIXOUS, *la Venue à l'écriture*, Paris, 10/18, 1977, p. 20. Voir aussi Irma GARCIA, *Promenade féminine: recherches sur l'écriture féminine*, Paris, Éd. des femmes, 1981, premier chapitre.

³ Louise COTNOIR, *les Rendez-vous par correspondance* suivi de *les Prénoms*, Montréal, Éd. du Remue-ménage, 1984, p. 67.

⁴ Louky BERSIANIK, *l'Eugélonne*, Montréal, Éd. la Presse, 1981, p. 223.

⁵ Roland BARTHES, *le Plaisir du texte*, Paris, Seuil, 1973, p. 59.

⁶ Aux États-Unis, des professeurs de « Women's Studies » obtiennent très difficilement la permanence (« tenure »). Même au Québec, lorsqu'il s'agit par exemple d'engager un professeur, un article de critique féministe fait-il aussi « sérieux » qu'une analyse sémiologique, structuraliste ou autre? Question de réception et de crédibilité.

⁷ Suzanne LAMY et Irène PAGÈS, *Féminité, subversion, écriture*, Montréal, Éd. du Remue-ménage, 1983, p. 5.

⁸ Roland BARTHES, *Mythologies*, Paris, Seuil, 1957, p. 193.

⁹ Suzanne LAMY, *Quand je lis je m'invente*, Montréal, Éd. de l'Hexagone, 1984, p. 9.

HOMMAGE À Gabrielle Roy

DANS LE NUMÉRO « HIVER 1984 » DE LA REVUE études littéraires

- Je désire m'abonner à : Études littéraires pour 1985
institutions 26\$
particuliers 15\$
étudiants 10\$
- Je désire le numéro : Gabrielle Roy/6\$

Études littéraires, Département des littératures
Université Laval, Québec, Canada G1K 7P4
Téléphone : (418) 656-7844